

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les lettres de François Guizot et de Dorothée de Benckendorf, princesse de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[126. Val-Richer, Lundi 10 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

126. Val-Richer, Lundi 10 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Amour](#), [Autoportrait](#), [Deuil](#), [Discours du for intérieur](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)

Ce document *est une réponse à* :



[130. Paris, Dimanche 9 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1838-09-10

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je n'aurai le cœur en paix que lorsque vous aurez reçu mon démenti à vorte tristesse, quelle que soit ma phrase, et à ma phrase qui ne méritait certainement pas votre tristesse, mais qui en tout cas ne valait rien puisqu'elle l'a causée.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°163/193-194

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 383, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/465-469

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°126 Lundi 10 sept, 9 heures

Je n'aurai le cœur en paix que lorsque, vous aurez reçu mon démenti à votre tristesse qu'elle que soit ma phrase, et à ma phrase qui ne méritait certainement pas votre tristesse mais qui en tous cas ne valait rien puisqu'elle l'a causée Le Cardinal de Pretz dit quelque part qu'il y a des situations où l'on ne peut faire que des fautes. Il y en a aussi où l'on ne peut rien dire que de triste et d'attristant. J'avais bien ce sentiment-là en vous écrivant Vendredi. Je vous trouvais si abattue, si inquiète, et moi si impuissant pour vous guérir, que j'ai été tout à coup à la dernière extrémité de votre mal et du mien.

Quand j'aime, je prends toujours au pied de la lettre ce qu'on me dit et je crois toujours que cela durera. Je n'ai pas l'instinct de ce qui passe. La réflexion seule me l'apprend. Et puis, résignez-vous à ne me voir jamais résigné à vos mauvais moments, à ces moments qui me font douter de ce que je suis et puis pour vous. Je ne veux rien ôter à personne. Je ne veux rien envier à personne. J'aime tous vos sentiments, oui je les aime, et je vous aime vous, de les avoir tels. Vous ne savez pas pour combien l'état de votre âme, le deuil de votre âme et de votre personne est entré dans l'affection que je vous porte. S'il y a en moi quelque chose de profond, c'est mon aversion pour la légèreté de cœur, pour la promptitude de l'oubli, pour ces sentiments qui dans le vol de notre vaisseau tombent à la mer et s'y abîment avec les créatures qui en sont l'objet. Je déteste cela en moi, quand je l'y trouve, comme dans les autres. Je ne sais comment parviennent à se concilier des sentiments qui existent ensemble dans mon âme. Il y a là un mystère que je ne m'explique pas du tout qui m'a bien souvent tourmenté ; mais Dieu m'est témoin qu'ils existent ensemble, et que l'un n'abolit point l'autre, et que la mémoire de ceux que j'ai aimés est en moi, toujours présente et toujours chère. Et quand je rencontre un cœur qui n'oublie point, un cœur où les morts vivent, je me sens à l'instant pénétré pour lui de sympathie et de respect. Vous avez eu, pour moi, à ce titre seul, un attrait immense. Et il s'est toujours accru plus je vous ai connue. Dans les premiers temps, il a surmonté les doutes qui me venaient à votre sujet, soit de moi-même, soit de ce que j'entendais dire. Plus tard, il m'a fait vous pardonner ce qui m'affligeait ce qui me blessait. Il existe aujourd'hui aussi puissant, bien plus puissant que ce jour où j'ai dîné à côté de vous chez le Duc de Broglie, et où votre regard, deux ou trois fois troublé et plein de larmes au milieu d'une conversation insignifiante, m'a frappé et pénétré jusqu'au fond de l'âme. N'ayez donc jamais, dans aucun cas, pas une minute, le moindre doute sur mon inépuisable, mon infatigable sympathie pour votre mal. Quand Dieu ne m'aurait pas condamné à le

ressentir pour moi-même et à le ressentir en ne vous en parlant presque jamais, à cause de vous, je trouverais en moi, dans ma disposition la plus intime de quoi vous comprendre, et m'unir à vous et vous en aimer toujours davantage. Croyez-le bien, croyez-le toujours ; et en même temps laissez-moi toute mon ambition sur vous auprès de vous. Résignez-vous à ses exigences à ses susceptibilités. Je n'y puis rien. Je n'y veux rien pouvoir. Si j'y pouvais quelque chose, vous ne seriez pas pour moi ce que vous êtes. Voulez-vous être moins?

10 heures

Le N°130 m'arrive avec trois personnes qui viennent me demander à déjeuner. Je voudrais ajouter beaucoup de choses à celui-ci. Il n'y a pas moyen. Adieu. Adieu. Votre mine m'importe beaucoup. Mais toujours, le même adieu. G.

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Lundi 10 septembre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 126. Val-Richer, Lundi 10 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-10.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 02/12/2022 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1514>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 29/11/2022

4-126

Lundi 10 Sept - 7 heures

383

Je n'aurais le cœur en paix que lorsque vous aurez reçu mon étonné à votre tristesse, quelle que soit ma phrase, et à ma phrase qui ne méritait certainement pas votre tristesse, mais qui, en tous cas, ne valait rien puisqu'elle la causait.

Le Cardinal de Metz dit qu'il y a des situations où l'on ne peut faire que du fautes. Il y en a aussi où l'on ne peut rien dire que de triste et d'attristant. J'avais bien ce sentiment-là en vous écrivant Vendredi. Je vous trouvais si abattue, si inquiète, et moi si inquiet pour vous qu'on, que j'ai été tout à coup à la dernière extrémité de votre mal et de moi. Quand j'aime, je prends toujours au pied de la lettre ce qu'on me dit, et je crois toujours que cela durera. Je suis par l'instinct de l'âge qui passe. La réflexion seule me l'apprend.

Et puis, réfléchissez vous à ne me voir jamais relâché à vos mauvais moments, à ces moments qui me sont si durs de ce que je suis et puis pour vous. Je ne veux rien être à personne. Je ne veux rien envier à personne. J'aime tous vos sentiments, oui, je les aime, et je vous aime vous, de les avoir tels. Vous ne savez pas pour combien l'un de votre ame, le sens de votre ame et de votre personne est entré dans l'affection que

je vous parle. Et il y a en moi quelque chose de profond, c'est
mon aversion pour la légèreté de cœur, pour la promptitude de
l'oubli, pour les sentiments qui, dans le vol de notre existence,
tombent à la mer et s'y abîment avec les créatures qui en
sont l'objet. Je déteste cela en moi, quand je l'y trouve,
comme dans les autres. Je ne sais comment parviennent à se
concilier les sentiments qui existent ensemble dans mon âme;
il y a là un mystère que je ne m'explique pas du tout, et
qui m'a bien souvent tourmenté; mais Dieu m'est témoin qu'ils
existent ensemble, et que l'un n'abolit point l'autre, et que la
mémoire de ceux que j'ai aimés est en moi, toujours présente
et toujours chère. Et quand je rencontre un cœur qui
n'oublie point, un cœur où les morts vivent, je me suis
à l'instant pénétré pour lui de sympathie et de respect.
Vous avez eu, pour moi, à ce titre seul, un attrait immense.
Et il fut toujours accru plus je vous ai connue. Dans les
premier tour, il a surmonté les doutes qui me venoient à
votre sujet, soit de moi-même, soit de ce que j'entendais dire.
Plus tard, il m'a fait vous pardonner ce qui m'affligeait, ce
qui me blessait. Il existe aujourd'hui, aussi puissant, bien
plus puissant que le jour où j'ai dîné à côté de vous, chez
le duc de Broglie, et où votre regard deux ou trois fois
troubla et plein de larmes au milieu d'une conversation
insignifiante, m'a frappé et pénétré jusqu'au fond de l'âme.
N'ayez donc jamais, dans aucun cas, pas une minute, le moindre
doute sur mon inépuisable, mon infatigable sympathie pour
votre mal. Quand Dieu ne m'auroit pas condamnée à le

ressentir
presque
disposé
vous, et
toujours
ambitie
exigence
pouvait
pour m

Le 9
d'un
à ces
ou imp

ressentir pour moi-même, et à le ressentir tu ne vois en parlant
presque jamais, à cause de vous, je trouverais en moi, dans ma
disposition la plus intime, de quoi vous comprendre, et même à
vous, et vous en aimez toujours davantage. Voyez-le bien; croyez-le
toujours; et en même temps ~~laissez~~ laissez-moi toute mon
ambition sur vous, au-delà de vous. Ne signez-vous à des
exigences, à des susceptibilités. Je n'y puis rien. Je n'y puis rien
pouvoir. Si j'y pouvais quelque chose, vous ne seriez pas
pour moi ce que vous êtes. Voulez-vous être moins.

10 heures.

Le 9^o 180 m'écrit avec trois personnes qui viennent me
demander à déjeuner. Je voudrais ajouter beaucoup de choses
à celui-ci. Il n'y a pas moyen. Adieu. Adieu. Votre mine
m'importe beaucoup, mais toujours la même adieu.